



Cliché Laprés & Lavergne

M. DOMINIQUE DUCHARME

M. DOMINIQUE DUCHARME

M. Dominique Ducharme, professeur de piano et organiste au Gesù, est mort subitement chez lui, la semaine dernière. Il a été frappé par une maladie de cœur qui l'a terrassé en un instant, sans même lui permettre d'appeler au secours. La nouvelle de cette mort inattendue se répandit dans toute la ville, avec une rapidité extraordinaire, et y causa partout une vive surprise. M. Ducharme s'était, en effet, toujours bien porté et paraissait très vigoureux. Il connaissait tout de même l'affection qui devait l'emporter, et, plus d'une fois, en indiquant la région du cœur, il déclara à ses amis que cet organe lui jouerait un mauvais tour. Il n'était âgé que de cinquante-neuf ans. Il était l'un des citoyens les mieux connus de Montréal, et était certainement la figure la plus typique de notre monde musical.

M. Ducharme naquit à Lachine, le 14 mai 1840. Il était le fils de Timoléon Ducharme, de Lachine, et d'Adélaïde Rapin, de Sainte-Geneviève. Son père, qui possédait une superbe voix de basse, fut pendant trente ans, soliste à Notre-Dame et au Gesù.

Et c'est, à Paris, durant son séjour, qu'il eut l'avantage de connaître intimement Camille de Saint-Saëns, le fameux compositeur. Il fut traité en enfant de la maison par Rossini, qui l'appelait toujours son "Grand Canadien" : et là, chez Rossini, il se fit un ami intime de Liszt, le fameux auteur des Rapsodies.

M. Ducharme était un admirateur de Paderewski, qu'il considérait comme le plus grand pianiste moderne.

Le professeur Ducharme était l'un des premiers musiciens du Canada. Il avait épousé, en 1871, Charlotte Charlebois, fille du Dr Charlebois, de Montréal, qui lui donna une nombreuse famille. On peut dire que Montréal perd en lui un grand artiste. Cette perte sera particulièrement ressentie par tous ceux qui fréquentaient l'église du Gesù.

LE UHLAN

SOUVENIR DE LA GUERRE DE 1870-71

Tout le jour, les balles avaient plu, le canon avait tonné, et le soleil, qui s'effondrait dans une gloire sanglante, semblait n'être qu'un sinistre reflet...

Geneviève Laudel, communément appelée dans le pays Mme Geneviève, se décida, lorsqu'après une

longue attente elle n'attendit plus rien, à remonter l'escalier de la cave où depuis le matin, elle était restée dans l'ombre, à prier et à pleurer.

Elle promena un regard navré sur sa maison déserte, éventrée par les obus, que les serviteurs avaient fuie dès l'aube, mais qu'elle avait voulu garder, en capitaine qui ne se connaît pas le droit d'abandonner son bord. Cette maison, c'était, après son fils Jean, ce qu'elle avait de plus cher au monde. Elle y était née, tout les siens y étaient morts, chaque pierre lui en était sacrée : on la tuerait au milieu des décombres, ou bien elle en rendrait le dernier débris à Jean... s'il revenait !...

Car lui aussi se battait, essayait, bien loin, elle ne savait pas où, hélas ! de conserver à d'autres fils leur maison et leur mère...

Elle s'avança, sortit de la cour. La grande prairie précédant la vieille demeure apparaissait toute brune, de cette affreuse couleur du sang qui sèche lentement... Ça et là, quelques touffes se dressaient, intactes et fraîches, implacables d'ironie parmi les formes vagues, lugubres, des objets sans nom. Et le crépuscule tombait, comme une délivrance, enveloppant de ses voiles gris l'horreur du champ de bataille, anéantissant dans le repos infini de la nuit les perspectives dévastées de ce qui, le matin encore, constituait les horizons verts de la gaie campagne normande.

Un sanglot monta du cœur de Mme Geneviève et elle pressa contre sa poitrine ses mains agitées d'un tremblement convulsif. Oh ! les Vandales ! Voilà donc ce qu'ils avaient fait du coin de terre béni qui, pour elle, plus étroitement que l'agrande France, représentait la patrie !...

Sa révolte fut courte. Elle courba le front sous la fatalité, sous le poids de l'incompréhensible férocité qui pousse les hommes, nés frères, à s'entr'égorger, et reprit sa promenade morne.

Elle marchait, accablée, sans pensée, presque sans âme. Elle arrivait à l'extrémité de la prairie, quand une sorte de cri, de plainte inarticulée frappa son oreille. Elle fit quelques pas en avant et recula aussitôt, instinctivement, comme lorsqu'on effleure un serpent.

Un homme, un enfant presque, agonisait à ses pieds, mais celui-là n'avait pas droit à sa compassion : il portait l'uniforme maudit des uhlanes et le casque à pointe gisait à terre, près de sa tête blonde, trouée d'une étoile rouge par où, lentement, en un filet noirâtre, la vie s'en allait...

Un flot tumultueux de fiel, de haine sauvage, la traversa toute, ainsi qu'une marée montante. Ah ! il pouvait mourir, l'envahisseur !... la mort était encore trop douce pour lui !...

Et les mots de malédiction et de colère affluaient à ses lèvres, prêts à tomber en insulte suprême sur ce mourant, qui avait le tort irréparable d'être ennemi !...

Cependant, l'homme continuait sa plainte monotone de bête blessée. Il n'avait pas paru voir Mme Geneviève ; ce qui lui restait d'âme n'était plus là, envolé au pays sans frontière où l'on plaint ceux qui souffrent et où l'on pardonne à ceux qui s'en vont pour jamais...

Machinalement, Mme Geneviève prêta l'oreille. Les lèvres décolorées du blessé balbutiaient une parole, la même toujours, qu'elle ne comprit pas d'abord. Mais autrefois, à l'époque lointaine des années de pension, Mme Geneviève avait appris l'allemand, et elle se rapprocha, dominée par la curiosité étrange, invincible, de pénétrer la dernière pensée du uhlan.

Elle tressaillit violemment, renuée jusqu'au fond des entrailles. Le uhlan murmurait le dernier mot du soldat de tous les pays : le uhlan appelait sa mère !

Mme Geneviève sentit de grosses larmes gonfler ses paupières. C'était vrai, pourtant, qu'il avait une mère, le uhlan, l'ennemi. Elle n'y avait pas pensé. Et peut-être qu'à cette heure même, son Jean, son fils bien-aimé, expirait sur quelque champ de bataille, en balbutiant aussi : "Maman !..."

En proie à la frémissante émotion qui annihilait la Française au profit de la mère, elle se pencha et effleura de la main la manche du blessé. Il ouvrit les yeux, de pauvres yeux ternis, effrayants d'angoisse, où un reste de vie, c'est-à-dire de souffrance, alluma une courte flamme. Péniblement, en français, cette fois, il articula :

— A boire !

Mme Geneviève ne bougea pas. Une révolte nouvelle, plus violente, revenait l'assaillir. Non, certes ! elle ne donnerait pas à boire au uhlan, au massacreur de petits soldats français. Il avait peut-être tué son fils, celui-ci, de cette main qui pendait inerte et déjà glacée.

Mais le uhlan répétait, de la voix dolente, lointaine comme un écho d'autre monde, et qui jetait à l'âme une épouvante :

— A boire !... Mon Dieu !... Mère, mère !...

— A boire ?... Mon Dieu... Mère, mère !...

Les genoux de Mme Geneviève fléchirent sous elle. Sa mère, toujours !... Et qui sait si Jean, son Jean, ne demandait pas maintenant une goutte d'eau pour étancher la terrible soif d'agonie ?...

Toute une perspective d'horreur s'ouvrit devant ses yeux, devant son cœur, tandis que les sentiments chrétiens revenaient impétueusement, démontrant que ce verre d'eau surtout ne resterait pas sans récompense.

A quelques pas un petit ruisseau chantait dans les feuilles, tout comme si la plus sombre tragédie ne s'était pas déroulée là. Mme Geneviève y courut remplir le casque à pointe, que ses mains ne supportaient pas sans un frisson de répugnance haineuse. Se domptant, imposant silence à ses nerfs de toute la force de sa volonté tendue, elle l'approcha des lèvres desséchées du soldat, en disant avec douceur : Buvez... mon ami !...

Plus tard, elle ne se rappelle jamais comment elle avait su trouver le courage de prononcer ce mot...

Le uhlan but, longuement, la tête appuyée contre Mme Geneviève qui le soutenait et le regardait avec une tristesse infinie, reconfortée et apaisée par la pensée de son fils, souhaitant ardemment, qu'en la même occurrence, une autre fit pour lui ce qu'elle faisait pour l'ennemi !...

Une chaude larme de tendresse et de pardon tomba sur le front du mourant. Il tourna vers elle son œil vitreux et murmura, reconnaissant :

— Vous êtes bonne...

D'une voix étranglée, elle répondit :

— Non... je suis mère...

Il avait compris. D'un ton grave, qui impressionna Mme Geneviève comme un oracle, il dit :

— Dieu garde votre fils !...